



l'embobiné

L'association pour la jubilation des cinéphiles
vous propose au Cinémarivaux à Mâcon :

VIENDRA LE FEU (O que arde)

de Olivier Laxe

Avec Amador Arias, Benedicta Sanchez, Inazio Abrao...

Espagne/France/Luxembourg – 4 septembre 2019

1h25 - V.O.S.F.

Jeudi 7 novembre 2019 à 18h30

Dimanche 10 novembre 2019 à 11h

Mardi 12 novembre 2019 à 20h

Prix du Jury Un certain regard Cannes 2019

Court métrage : INLOVE de Jérémie et Alexis Lopez – France - 7'07

Tinder ou d'autres applications galantes en plein désert, ça marche ?

Au cours d'une patrouille dans un pays du Moyen-Orient, une escouade d'une armée occidentale fait une halte dans le village d'Iqmarba...

Olivier Laxe, est né en 1982 à Paris de parents émigrés espagnols originaires de la Galice. Il fait des études cinématographiques à l'Université Pompeu Fabra de Barcelone. Il a tourné deux longs métrages, le documentaire *Vous êtes tous des capitaines* (2010) prix Fipresci à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, et la fiction *Mimosas : la voie de l'Atlas* (2016), grand prix Nespresso à la Semaine de la critique à Cannes, tournés au Maroc.

Le double portrait d'un vagabond résistant et d'un cinéaste mystique.

Une impressionnante séquence ouvre ce troisième film et deuxième long de fiction d'Olivier Laxe. Dans le clair-obscur d'un bois, des bulldozers avalent tout sur leur passage. Entre le gigantisme des machines aux dents d'acier et la vulnérabilité des arbres qui chutent, l'écart est saisissant. Le rapport de force semble irrémédiable jusqu'à ce que les engins s'arrêtent devant un tronc saillant, amoché mais toujours sur pied. C'est comme un précipité, une bulle cauchemardesque détachée de son ensemble, qu'agissent ces premières images, annonciatrices du film à venir. Car c'est bien de destruction et de résistance qu'il est question.

Après l'Atlas marocain, c'est en Galice, dans le village de ses parents et grands-parents, que le cinéaste franco-espagnol imagine le retour d'Amador (le novice et impénétrable Amador Arias), vagabond taiseux au passé trouble (on le dit pyromane, mais l'est-il vraiment ?). Filmée comme une contrée austère, revêche et enveloppante, la nature ici n'a rien d'un ordinaire paradis terrestre. Quotidiennement, Amador et sa mère (la tout aussi débutante et bouleversante Benedicta Sanchez) doivent s'y frotter, s'y plier et s'accommoder de ses humeurs intempestives. Les plus belles scènes du film sont d'ailleurs celles où la rudesse de l'environnement faiblit, où les couleurs se réchauffent pour laisser vivre (au son et à l'image) la faune et la flore ambiantes. Dans ce conte mystique et champêtre, doux et enfiévré, soumission et résistance sont intimement liées. Laxe met en scène dans sa plus exacte et sensible vérité aussi bien les restes fragiles d'un monde familial prêt à disparaître (et plus largement une façon de vivre, d'être) que l'aveu de fabrication d'un jeune cinéaste ascétique. C'est parce qu'on la sait menacée d'une invasion imminente (tourisme, agriculture de masse), comme une photographie mangée par la moisissure, que cette contrée galicienne, dont l'éclatante rudesse semble cristalliser un idéal de cinéma et de vie (c'est là que Laxe nous confiait en mai s'être inventé cinéaste), est inévitablement destinée à la destruction annoncée par le titre. Mais à l'inverse d'une existence hors fiction, hors plateau de cinéma, où les flammes dévorent aussi bien l'édifice d'une cathédrale (Notre-Dame) que l'immensité d'une forêt (l'Amazonie), le feu ici a valeur d'incantation, de purification. Tout se perpétue, se reconstruit.

Marilou Duponchel – *Les Inrockuptibles*

Oliver Laxe s'impose comme un réalisateur audacieux et captivant.

Du héros du film, Amador (joué par Amador Arias), on sait peu de choses, si ce n'est qu'il est de retour dans son hameau natal, dans les montagnes de Galice, après avoir purgé deux ans de prison pour incendie volontaire. Les épaules tombantes, le regard insondable, *"il arbore l'expression morne d'un condamné, et non celle d'un homme libre"*, décrit le magazine Variety. Le compte à rebours a commencé.

La tension couve, ne manque que l'étincelle. La Galice est l'une des régions d'Europe le plus régulièrement ravagée par les flammes. *"La plupart [de ces incendies] sont intentionnels, mais seulement 3 % de leurs auteurs sont véritablement des pyromanes"*, déclare Oliver Laxe au quotidien El Periòdico de Catalunya. Des feux sont allumés pour régénérer les terres, d'autres pour manifester un mécontentement politique... Pourtant, *"la figure du pyromane est l'une des plus diabolisées aujourd'hui. Et quand toute la société se ligue contre quelqu'un, ça me paraît suspect"*, poursuit le cinéaste.

Jeune prodige du cinéma d'auteur espagnol, Olivier Laxe s'affirme dans *Viendra le feu* comme un virtuose de la combustion lente. *"Dans cette parabole rurale à la beauté rustique, l'acmé se devine aisément, mais toute la force hypnotique et onirique du film réside dans l'attente"*, souligne Variety. *"Ce que je voulais suggérer, c'est que les incendies sont une réaction au mythe du progrès et à cette époque hystérique où on s'est détourné du monde rural"*, précise le réalisateur au Periòdico de Catalunya.

Amador vit avec sa mère Benedicta (Benedicta Sanchez) sur une minuscule exploitation agricole. Le long métrage est une ode à leur quotidien âpre et humble, fait de menus rituels tels que couper le pain, allumer la gazinière, conduire leurs trois vaches aux champs. Avec une grande économie de moyens, Oliver Laxe sait rendre apparent le feu intérieur qui ronge Amador.

Son film est *"un manifeste punk"*, s'enthousiasme El Mundo. Il révèle *"la certitude que tout brûle pour que renaisse l'essentiel dans le terreau rugueux du monde"*, commente le quotidien madrilène : *"Pas besoin d'être pompier pour comprendre que lorsqu'on fait face à un terrain qui a été ravagé par les flammes, la vue porte plus loin : l'espace libéré nous ouvre des perspectives et nous aide à mieux y voir."* *Le courrier international.*

L'art est comme l'incendie, il naît de ce qu'il brûle

On n'avait pas vu depuis longtemps un film aussi bref et aussi nettement divisé en trois volets ou, si l'on préfère la métaphore musicale, en trois mouvements, *maestoso*, *adagio*, *fuocoso*, dont la composition générale reste autant en mémoire que les détails du récit ou quelques plans stupéfiants. Car chaque volet de la guerre qui agite la nature ne s'y rabat jamais complètement sur un autre. Ils concernent aussi bien les hommes que les choses, les raisons que les pulsions. Les arbres que l'on rase la nuit pour l'industrie ; le pyromane triste, Amador, qui rentre chez sa mère, dans une campagne galicienne désertée après avoir purgé une peine de prison ; l'incendie qui éclate soudain, incontrôlable, et dont on ne saura pas s'il l'a déclenché.

L'ambition de *Viendra le feu* est singulièrement proportionnelle à sa pudeur. L'apparente simplicité avec laquelle le film alterne l'imposant et le banal, le monumental et l'infime, signe une assurance du regard que la précédente fiction de Laxe, le beau *Mimosas*, ne laissait pas attendre. Ce film-là donne d'emblée le ton : l'abattage nocturne des arbres, soufflés dans la forêt par une force d'abord invisible, est un prélude renversant dont la beauté expérimentale, tout en nuances de lumières et de profondeurs dans la matière épaisse des troncs et de la nuit, soutenu par le *Cum Dederit* de Vivaldi, est brusquement traversée par un plan à la Spielberg lorsque l'engin apparaît comme un monstre mécanique malfaisant. C'est sur la résonance de ce vibrato inaugural que le film peut ensuite égrainer ses fulgurances.

Le brasier final est sans équivalent, substituant un bloc documentaire (l'équipe a attendu les véritables sinistres qui se déclenchent, tous les ans, en Galice) à la fiction qui s'édifiait, comme si la vérité du feu frappait le récit pour le rappeler à une forme d'urgence cruelle : « L'art est comme l'incendie, il naît de ce qu'il brûle » (dixit Godard, citant à peu près Malraux). Soit, en tout, un cinéma exaltant la présence matérielle des choses et des êtres pour y prendre l'élan de sentiments paradoxaux et de visions essentielles, allégoriques ou extatiques, dans lesquelles il sait aussi ne pas se complaire. Cyril Béghin - *Les Cahiers du cinéma.*

Prochaine séance : *Une chambre en ville* dans le cadre des Symphonies d'Automne le lundi 11 novembre à 19 h.